

Un espace migratoire

Marie-Ève Sévigny

Numéro 77, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sévigny, M.-È. (2008). Un espace migratoire. *Brèves littéraires*, (77), 64–66.

MARIE-ÈVE SÉVIGNY

UN ESPACE MIGRATOIRE

C'est un village blanc engendré par le fleuve -
quarante lucarnes fixées sur le passage des navires.

La maison est là, au bout de la pointe.

Le nez dans la batture, elle respire à pleines fenêtres
les embruns qui font friser ses bardeaux. Elle hume la
grève et les montagnes d'en face, les noms de voiliers à
repeindre. Algues cuites par l'été sur les roches plates,
paille brûlée, bois de marée, clapotis sous les quais
pourrissants... Chaque parfum se raconte dans le frémiss-
ement des rideaux.

Au matin, un vol de héron fend le silence en deux.

Une femme en chemise de nuit - est-ce toi ? - sort
doucement arroser ses iris.

Un grincement de porte.

Deux voisins se saluent, échangent des banalités
d'usage. Puis, une scie ronde lacère la quiétude, des
coups de marteau à n'en plus finir - jusqu'aux cloches de
l'angélus.

L'instant d'une heure, le faux silence de l'été darde le
village blanc comme un soleil grec. À travers les fenêtres
ouvertes percent, çà et là, quelques tintements de porce-
laine.

Trois claquements de portes moustiquaires, quatre...

Scie, rabot, marteau...

À marée basse, les cigales font crépiter les rhizomes. Le labrador du voisin s'élançe d'un bout à l'autre de la baie, les pluviers s'éparpillent dans tous les sens pour faire oublier leurs nids. Tes enfants poursuivent le chien, leurs cris ont de tels échos qu'ils feraient presque vibrer les montagnes d'en face. Mais très vite, leurs têtes blondes disparaissent dans les herbes hautes, distraites par quelque chose, un insecte, une coquille - trésors du fleuve qu'ils courront déverser sur les pages de ton livre avec l'orgueil des conquistadores.

Il faudra le soir pour que tout s'immobilise dans le coucher du soleil, femme, voisins, chien, enfants, scie et cigales - tout un village remballé dans son coffre par la lumière qui tombe entre les rainettes et les grillons.

Juste à temps pour le retour du héron.

C'est une maison blanche comme les oies du même nom.

Un soir d'octobre, pendant une trêve de la pluie, le grenier craque plus qu'à son habitude sous le nordet, comme si la charpente se prenait soudain à faire le dos rond.

Elles arrivent. Elles sont là.

Par centaines, bien serrées au-dessus des pignons, leurs ricanements éparpillés par les bourrasques qui les déportent, mais dont elles savent profiter, les ailes déployées. Elles tournoient longuement au-dessus de la baie, jusqu'à ce que chacune trouve sa place sur la batture. Pendant un moment, partout, du ciel jusque dans les herbes rousses, l'hiver est là.

Deux hommes traversent ton terrain, le fusil en bandoulière et la cigarette au bec, marchant tranquillement vers un taillis. Au détour de l'anse, tu ne les vois plus... Mais tu entends les détonations.

L'estran se soulève dans un immense frisson blanc, comme pris à rebrousse-poil.

Ta maison devient toute poudreuse de plumes.

C'est ta maison, mais elle n'appartient à personne.

Tu en as eu l'intuition dès l'origine, quand le notaire t'en a remis la clef : il te faudrait un jour la remettre - comme l'épaisse liasse de titres de propriété, mémoire parcheminée à laquelle tu t'es jointe en signant.

C'est un espace migratoire - une *demeure*, autour de laquelle pivotent les saisons. Et comme les navires, les enfants, les oies et les chasseurs... Tu ne fais que passer.

Dans l'histoire de la maison, tu n'es qu'un intervalle, de quatre décennies.

Une vieille femme en chemise de nuit, toute légère dans les bras de son grand fils, qui se laisse installer dans une voiture en souriant à ses iris.

Qu'importe de partir et de mourir...

Le nez dans la batture, tu respires...

C'est le début de l'été, le héron va revenir.